L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 28 AOUT 1892.

UN GENDRE À L'HAMEÇON.

I

Il était cinq heures, cinq heures cinq. —Il s'agit de ne pas manquer d'une seconde dans cet asthmatique récit!— lorsque Me Isidore Mouillebled, notaire honoraire, retiré dans sa villa de Chatou et dans le délire de la pêche à la ligne, se jeta en bas de son lit et revêtit brièvement, mais avec méthode, son harnais de guerre.

Un joli harnais, en forme de blouse,— l'antique sayon gaulois,—mais perfectionné par la multiplicité des poches. Il en faut pour les hameçons, les lignes de rechange, tous les "et cetera" que comporte une pêche savante! A dire vrai, ce sayon moderne donnait à l'homme qui le portait, sous repiet, tout à fait rasé, un peu chauve et de nos majestueux et chaussé de fortes lunettes, une physionomie tout à fait réjouissante pour..... les autres.

Mais qu'importent ces "autres" au passionné? Il ne les voyait pas pas quand il officiait. Humant déjà l'odeur fraîche de l'eau, des herbes, et même du poisson, l'âme impatiente, mais le pied précautionneux, il s'élance..... doucement dans l'escalier étroit et aéré, et se, dans le double but de ne pas s'y étaler et de réveiller sa "dame" et sa "demoiselle," et aussi l'humeur d'icelles fort aigrie envers le pêcheur.

Déjà le vertueux notaire—se va-t-il pas voir l'aurore?—arrivé sans encombre au bas de l'escalier, va saisir sur la table de vert-bois ses lignes, ses hameçons, ses..... toute la pêche de la pêche enfin! Mais, hélas! une ombre se dresse devant lui: c'est la camisole anguleuse et le profil sévère de sa femme.

En vain l'infortuné tabellion essaie-t-il de conjurer les dangers de la situation en feignant la plus douce surprise; son "Déjà levée, chère amie!", ces "Comme c'est gentil d'avoir voulu dire bonjour à son petit Dodore!", une tentative désespérée pour embrasser le profil sévère sont déjoués par leidt profil qui se recule et s'écrie:

—M. Mouillebled!

—Ma bonne!

—Il n'y a pas de bonne!...

—Qu'est-ce qu'il y a?

—Il y a qu'il faut nous expliquer une fois pour toutes.

—Plus tard..... au déjeuner.

Naïf pêcheur qui a espéré recaler l'orage jusqu'au repas, moment sacré, où les orages domestiques sont l'habitude de se désbaîner dans la vie calme!

—Non, monsieur, à l'instant!

—Mais tu vas me faire manquer..... votre friture!

—Quelle friture?

—Celle que je vous ai solennellement promis hier soir..... ta main bien?.....

Jamais la camisole conjugale n'a hausé plus pointu les épaules, jamais le profil sévère n'a ému un plus saignant rienement; alors le pêcheur, l' "artiste" se révolte là où le mari n'était demeuré impassible.

—Madame Mouillebled vous ne prétendez pas dire que je pêche incorrectement!.. Ainsi, avant-hier.....

—Cinq goujons et demi..... pas même la demi-douzaine!

—Et le barbillon d'il y a huit jours!.... et mon brochet de cinq livres!

—Celui que vous manquâtes!

—Jamais de la vie!..... S'il n'avait pas cassé ma ligne.....

—Je voudrais qu'il les eût cassées toutes!

—J'en aurais acquis d'autres.

—Oh! je n'ignore pas que vous êtes capable des prodigalités les plus dispendieuses pour vos vices!

—Un vice, la pêche?.... Les plus grands moralistes.....

—Il n'y a pas de moralistes! Oui, monsieur, un vice! Le plus affreux de tous, puisqu'il vous rend aveugle, sourd et.....

—Madame.....

—Puisqu'il vous fait oublier que vous avez une femme, une fille! La femme, soit! mais votre fille, notre Lucie! Croyez-vous qu'il soit agréable pour la malheureuse enfant de vivre comme nous vivons depuis dix-huit mois, sans voir autre chose qu'un homme..... qu'on ne voit même plus. Osez dire que vous ne parlâtes avant notre réveil? N'oubliez vous pas souvent le déjeuner? Et le soir, ne nous dormez vous pas au lieu de rester avant le dessert? Vous ronflez même! Et notre pauvre petite Lucie se couche comme une fée!.....

—Elle en a au moins le teint.

—Parce qu'elle dissimule..... pour ne pas me briser le cœur..... Mais elle souffre..... Dix huit mois de prison à Chatou, à vingt-trois ans!.....

—Vingt-deux!

—Dix mois sur vingt neuf jours, c'est presque plus que vingt trois..... N'osez pas des roueries de votre ch cane.

—Madame Mouillebled, je ne tolérerai pas que nous nous toit en insulte la Loi!

—Et moi je ne tolérerai pas que cette vie continue! J'en ai assez de votre pêche, j'en ai trop! Est-ce en allant chaque jour barbotter comme un canard et collectionner des shemétaux, qu'il me faudra soigner bientôt, que vous marrerez Lucette? Car vous ne prétendez pas la pêcher à la ligne, notre gendre?

—Eu! on ne sait pas!.....

—Monsieur Mouillebled, pas de bassesse ironie!

—Madame Mouillebled, je ne laisserai pas tomber en quenouille mon autorité!.... Du côté de la barbe.....

—Vous dites rued.....

—Et vous.....

Qu'a voulu dire l'irascible honoraire? Serait-ce une allusion, indigne d'un gentilhomme..... de robe, au duvet qui ombre les lèvres de sa moitié? Il se pourrait, car celle-ci pousse des cris aigus et mettant tous les symptômes d'une pamoison prochaine.

Ces cris, ou plutôt l'instinct naturel qui pousse une tendre fille à voler au secours d'une mère qui combat pour elle le bon combat contre le souffle de sainte Catherine, ont sans doute averti Mlle Mouillebled. Toujours est-il qu'elle surgit entre les antagonistes des jours. Elle est en peignoir rose, tout-à-fait gentille avec des yeux noirs très brillants, une petite figure chiffonnée où rien ne ressemble ni au profil sévère, ni à la camisole anguleuse, ni au nez majestueux des auteurs de ses jours.

La nature a parfois le caprice de faire naître les délicatines sur les buissons de houx, vieille compagnonne qui, sans irrévérence, peut s'appliquer en ce moment à l'épineuse discussion du couple "notarial".

—Papa! maman! jette gentiment le peignoir rose.

—Ah! c'est toi, ma chérie! Tu viens à propos. Demande au peu à ton père de répéter ce qu'il m'a dit, ce qu'il a osé me dire!

—Et quoi donc?

—Rien.

—Il dit, il a dit qu'il va te pêcher un mari..... à la ligne!

—Alors, maman, fait la jeune fille, pourquoi l'arrêtes-vous? Mais tu sais, père, tu l'as promis. Si tu manques de parole!

II

Me Mouillebled, ostensiblement troublé, n'a pris qu'une ligne, et s'est jeté hors de la cabane, craignant une reprise de cette scène lamentable. Il ne respire que lorsqu'il est sur la berge, mais comme il respire alors! Ses lunettes en tremblent sur son nez impétueux. A vingt pas de la maison, il sourit; à trente, il rit; à cinquante, il se moque. Il a tout oublié, la scène irritante, la promesse même qu'il a faite—ou qu'on lui a fait faire—de pêcher un gendre, et toutes les scènes futures que cela lui présage. Il est libre, jeune, heureux! Déjà, il se voit installé à sa place favorite, dans ce bosquet de cerises où une souche chenue s'avance en promontoire sur l'onde calme et poissonneuse. Au fond, cette quenelle lui a remué le sang, l'a émoustillé! Il en tire bon augure pour sa pêche, comme il tirerait bon augure de tout autre incident. Car le pêcheur, c'est l'Espoir même, le vrai, non pas celui qui désespère à force d'espérer, mais celui qui espère à force de désespérer!

Hélas! pauvre tabellion, pêcheur infortuné, l'espoir te trompe. Pourquoi prendre le pas? Encore quelques enjambées, et tu vas éprouver une déception nouvelle!..... Arrête-toi, regarde, regarde encore..... Non, tu ne te trompes pas..... Ta place est prise!

Quel est l'intrus, le mécréant, l'impie qui a osé amarrer au bateau à la souche de sainte en promontoire,— ta souche, ton seule!..... Un pêcheur, un frère..... c'est-à-dire un ennemi!..... C'est pis encore: c'est un peintre!..... Si c'était un photographe, peut-être..... une fois son alibché tiré..... Mais un peintre, c'est vicieux comme un pêcheur; on meurt où l'attache son pinceau, cette ligne à pêcher les couleurs!

Si jamais Me Mouillebled a regretté de ne pas avoir fait ce que les anciens Tyrs, que feu Hercule ou même un simple Samson, c'est en ce moment! Oh! cueillir l'intrus d'une dextre violente, quoique calme, et le déposer, meurtri ou non, à quelques mètres! Ou bien couper des dents, comme également feu Cynégire, l'amarre du bateau pour envoyer le gêneur à la dérive! Mais voilà: du temps de Me Mouillebled, on n'osait guère pas les exercices physiques; le corps le cédait à l'esprit! Et dans certaines occasions, tout l'esprit de la terre, le droit, la chicane même, sont bien impuissants. Cette détection classique qui n'est bonne qu'à faire des notaires, qui ne sont bons à rien quand ils rentrent dans la vraie vie, qui est la pêche à la ligne!

Cependant, le peintre, dont le notaire s'a-t-il jusqu'ici que le dos et une abondante chevelure noire embroussaillée, se retourne et montre à son ennemi une figure agréable et gaie; le sayon gaulois à poches multiples du notaire joint à son air grognon lui ayant révélé l'état d'âme du pêcheur, il part d'un bel éclat de rire.

—Ah! ah! je vois à votre air vexé que j'ai chipé votre place vénérable "gonjonnicole?"

A ces deux mots, d'autant plus blessants qu'ils sont vrais, le pêcheur riposte aigrement:

—Eu n'est, monsieur, c'est ma place.

—Fâché, très fâché, mon petit père! mais j'ai mon point de vue et je ne le tâche pas!

—Il y a pourtant plus loin, tout près, d'autres points de vue.... avec des maisons, même!

—Des cages à lapins, comme celle qui est là, derrière nous.

L'artiste a désigné la villa du notaire, dont les lucarnes s'agitent sur son nez, agité lui-même par l'imaginaire moutarde que la colère envoie dit on, à cet organe.

—Des cages!.....

—Mettons "boîte à sardines"!

—Voyons, monsieur, si vous regardiez seulement plus loin, je suis sûr que.....

—Vade retro, tentateur!

Ce tutoiement, bien qu'en langue morte, ajoute au certain nombre de grains de moutarde à ceux qui picotent le nez toujours agité du notaire.

—Je vous ferai observer, jeune homme, que ce lieu.....

—Je le retire.

—Et cette familiarité!

—Je la retire, *illos!* Et puisqu'il faut être Eginence, grand siècle, poudre à la maréchale avec Votre Seignneurie, je vous prierai de considérer que je ne tonds de ces rivières que la largeur de mon bateau et qu'il vous est loisible d'exercer votre patience sur tout le reste! Sur ce, je prie le Dieu des pêcheurs qu'il vous ait en sainte et digne garde et vous conduise tous les bonheurs, comme de pêcher une baleine, s'il vient folâtrer au cos gaujons prétentieux sur ces rivages!

—Ah! ça, monsieur, s'écrie le notaire, vous vous moquez de moi; je.....

—Alors, c'est la guerre.

—Eh bien!.....

—Si c'est la guerre, reprend l'artiste en enflant la voix et en prenant une pose tragi-comique, je me sers de héraut à moi-même pour l'avertir que moi, Marcel Dalisane, prix de Rome et peintre en tous genres, je possède le plus vaste repertoire de "scies" que les ateliers aient jamais enfantées à la jeunesse "plagiative", mais studieuse; et que, de plus, je suis contrefaire le cri de tous les animaux, y compris le bipède humain qui joue sur les théâtres, et, qu'en tiers lieu, je possède une voix aussi sonore que tonnante, capable de faire fuir les poissons jusqu'aux trous les plus profonds de leur humide retraite..... A bon entendeur, salut!

Sur cette déclaration solennelle, le peintre s'est remis tranquillement à palmer, et Me Mouillebled s'éloigne. Il est vaincu, et en sa qualité de vaincu, il n'est pas content. Il tend sa ligne, mais en vain. C'est là bas, sous le bateau, que le poisson pulule! Peu à peu, il s'en approche malgré lui. Voilà la ligne sous l'esquif, le flotteur s'agite, pique une tête; ça mord, ça va mordre! Mais le peintre s'est levé, le bateau remue, ça ne mord plus!..... Le pêcheur déjà éclate.....

—Alors, monsieur, vous ne voulez pas me laisser pêcher tranquillement!

—Ah! sornnois, vous voilà donc mes tant!..... Mais ce n'est plus de la pêche, cela; c'est du braconnage!..... Allons, calmez-vous; je tâcherai de ne pas remuer!

En effet, il ne remue plus, mais trop tard! Le poisson a fui, le flotteur reste immobile. Mi pêis, Me Mouillebled a été privé trop de séjour depuis le matin: il a perdu le calme qui est la force et l'âme de ce patient exercice. La ligne s'obéit plus à son âme irritée; il la lance gauchement, la ramène plus bâtement encore.

Mais voilà que, tout-à-coup, l'hameçon s'accroche et va se ficher dans la perruque de son ennemi, et cela juste au moment où l'ennemi se lève pour examiner de plus près son modèle: la rive et l'eau!

Cet accident n'eût rien été si le notaire eût emporté ses lignes de rechange; mais il n'en a rien fait!

Pour ne pas laisser tomber l'unique fil qu'il retient à sa passion, il suit le peintre,—Il le suit tant, les deux yeux sur cette chevelure qui emporte la fortune de sa pêche qu'il ne fait pas attention à nos pieds, si bien que..... pouf! patapouf!, boum! le voilà dans l'onde non amère, flânt sous le bateau.

Il est vrai que le peintre ne le voit pas passer que..... pouf! patapouf! boum! il se lotte à son tour et la ramène *sur* trois brasses sur la berge.

—Eh bien! ah bien! qu'est-ce qui vous a pris, vieillard imprudent?

—C'est..... mm.....a,.....a.....h..... igue!

—En effet, fait le peintre retirant de ses cheveux l'hameçon par le bout de fil cassé qui y pend encore..... Mais vous avez donc voulu me pêcher comme une simple baleine?

—Pas de ma faute, je vous jure!.....

Atchi!..... atchi!

—Mais, dites donc, nous voilà tous deux déguisés en fleuve: nous ne pouvons pas rester ainsi à dégoutter jusqu'à la fluxion.....

—De poitrine!.... Non, je rentre chez moi..... là.

Et Me Mouillebled montre sa villa.

—C'est à vous la cage..... la maison?..... Tant mieux!..... C'est le cas d'exercer les saintes lois de l'hospitalité envers votre sauveur; car, enfin, sans mal, mon petit père.....

—Oui..... mais que dire à Mme Mouillebled?

—Rassurez-vous, je vous empêcherai d'être battu.

—Monsieur!

—La fission de poitrine!.... Gare!... Nous nous disparaîtrons quand nous serons sous.

Et, riant, le peintre commence à piquer un pas de course vers la maison, tandis que Me Mouillebled qui ne lui a rien pardonné, ni sa place prise, ni sa ligne cassée, ni surtout son sauvetage, trottine lourdement sur ses traces.

III

Quand Mme Mouillebled, de retour du potager où elle avait été inspecter ses quatre poires et ses trente pommes, dont deux avec tare,—vit le dégât causé au miroir éclatant de ses cheveux par les noyés, elle pousse des cris très aigres; il est vrai que ses cris s'arrêtèrent quand sa fille lui dit judicieusement:

—Mère, s'était noyé!.....

Et comme Me Mouillebled, revêtu cette fois en notaire honoraire, descendait l'escalier, elle se jeta en ses bras; tendresse, cette effusion ne l'empêcha pas d'ajouter:

—Vous m'avouerez, monsieur, que ça ne vous serait certainement pas arrivé si vous n'aviez pas été pêcher!

Me Mouillebled eût riposté, si un bel éclat de rire ne l'avait détourné de cette imprudence.

C'était sa fille qui n'avait pu résister à l'effet comique qu'offrait le peintre flottant dans le plus large—étant le plus vieux—des vêtements complets de notaire.

Mais ce vêtement n'empêchait pas la figure du jeune homme d'être plaisante, étant aimable; du reste, il avait fait chorus avec la jeune fille de très bonne grâce et, s'adressant à la mère:

—Non, madame, tout cela est ma faute, ma très-grande faute! Si je n'avais pas pris la place de monsieur votre mari, il n'aurait pas été de mauvaise humeur. Il aurait même pêché du goujon au lieu de me pêcher moi-même.

—Comment? fit la jeune fille qui rit encore, mais en rougissant un peu.

—Oui, mademoiselle, pêché avec cet hameçon que je conserverai toujours comme un symbole des dangers que peut offrir à un peintre la peinture aquatique.

—Alors, monsieur, c'est vous qui avez sauvé mon mari? s'écria Mme Mouillebled.

Je l'ai repêché..... un petit peu, en effet.

Pan! voilà mon peintre embrassé sur les deux joues..... Hélas! non par la jeune demoiselle en pelgeoir rose, qu'il ne cesse de regarder dans un sentiment artistique, mais bien par le proël sévère, cette fois adouci, de Mme le notaire..... Il fait, du reste, contre cette fortune bon visage.

—Ah! monsieur, reprend la bonne dame, que de remerciements!..... Au fond, maintenant, je ne suis pas fâchée que mon mari ait pris ce bain..... forcé..... Il aussi un instant avec la maman, embrassait la jeune fille sur le front et repartait.

C'était si fanaée.

Ils devaient se marier aux premiers beaux jours, à l'avril précoce qui en t des chansons dans les branches et pousse aux églantiers délicates leur robe couleur d'aurore.

Ils l'attendaient, ce doux mois d'avril, avec une vive impatience; ils l'appelaient de tous leurs vœux et formaient déjà maints projets d'avenir.

Seraient-ils assez heureux! Dans leur moi leste intérieur, ils n'aurait plus de joie que les riches! Ils posséderaient la paix du cœur, la tranquillité d'esprit et leur tendresse mutuelle.

Tout cela viendrait à cette époque de renouveau, dans ce premier mois printanier qui déclore les fleurs et dont le nom vibrait à leurs oreilles comme une musique délicieuse.

Avril! avril!

III

Avril revint et cria bruyamment:

—Me voici!

Assoupi, pour lui faire place, la neige qui courait encore la campagne disparut et il put, à son gré, jeter des fleurs dans la mousse, accrocher des aides dans les arbres, et montrer en riant sa tête nimbée de rayons à travers le jeune feuillage.

Il apporta avec lui la douce chaleur qui réconforte les hommes et fait croître les plantes, et il mit un rêve de plus dans le cœur de Pierre Ladelle et dans celui de sa promise.

Il fallait voir de quel pas léger le facteur rural parcourait maintenant les chemins débarrassés de givre et de glace, et de quel sourire radieux Suzanne l'accueillait!

Ils devaient s'épouser à la fin de mois, et déjà la jeune fille travaillait à un robe de mariée, une belle robe de cachemire bleu, au corsage de dentelle qui dépingierait un bouquet d'orange embaumé.

Pierre, lui, avait commandé un habillement neuf, qui lui servirait ensuite pour les grands dimanches.

Et la maman prient le ciel dans le fond de son cœur de bénir leurs projets et de bénir leur union prochaine.

IV

L'avril qu'ils attendaient avec tant d'impatience devait apporter un deuil.

Voici:

Un jour Pierre arriva plus tard que de coutume à la maisonnette de sa fiancée. Il le soleil avait fait crever les fleurs, il avait aussi fait fondre les neiges, et maintenant les ruisseaux semblaient méditerranéens en vraie torrente. L'un d'eux surtout, celui que d'ordinaire il traversait presque à sec, s'était subitement gonflé à ce point que le facteur rural avait dû faire un t se grand tour et changer une partie de son itinéraire.

Il trouva Suzanne inquiète de ce retard involontaire et ne put la faire sourire comme de coutume.

Pourquoi?

Sans doute parce que, ayant passé plus de temps en route, il pouvait à peine aujourd'hui s'arrêter auprès d'elle.

Un baiser seulement à sa fiancée, et déjà il repartait. Ne fallait-il pas qu'il apportât à l'heure exacte du courrier! Il ne portait qu'une lettre cependant, une seule, mais elle pressait; elle était chargée.

—Eh! garçon! j'ai avait cru un paysan comme il pousait devant sa ferme, prendre-moi ça, veux-tu?..... tu m'obligerai d'autant.

—Je veux bien, père Marionne.

—Et prends garde qu'on ne te vole en route, car il y a gros d'argent là-dedans, mais-tu, continua-t-il en lui remettant l'enveloppe sur laquelle l'adresse s'étalait en mauvaise orthographe.

—Oh! n'aye crainte! répondit le facteur. D'abord, il n'y a point, que je sache, de brigands dans le pays. Ensuite, j'ai mon jeujeu..... Tuez.....

Il montre un revolver qui ne le quittait pas dans ses longues courses.

A la bonne heure! reprit le paysan, me voici bien rassuré. Or sont, à ton retour, tu viendras boire un coup. Je t'attendrai..... Ah! fi tl, j'oubliais: elle arrivera bien demain de bonne heure, point vrai, cette lettre?

—Oui, certainement.

—C'est pour mon fils, tu vois.....

—N'aye crainte! répéta le facteur.

Et il partit avec cette seule lettre dans son sac de cuir, marchant plus vite, car il avait déjà du retard, et la lettre devait être expédiée par le prochain courrier afin d'arriver le lendemain au fils du père Marionne.

V

Suzanne le regarde s'éloigner. Elle l'aimait tant que, malgré son infirmité, aucun homme n'eût été aussi beau à ses yeux. Et elle pensait: "Bientôt je serai sa femme!" avec une indicible joie.

Voici que tout à coup un cri retentit qui, traversant l'air, arriva jusqu'à elle.

Pierre l'entendit aussi, car il se retourna brusquement, croyant peut être qu'il venait de la maisonnette; mais, voyant Suzanne sur la porte, il continua son route en fredonnant.

A peine avait-il fait quelques pas qu'un autre cri,—un appel désespéré, parvint à ses oreilles.

De nouveau il s'a rête, se demandant d'où il venait.

A la pâleur que elle courait déjà vers le ruisseau des Aygues, dont on apercevait la passerelle dans le pré voisin.

—Pierre! Pierre! c'est ici!

Il l'eut rejointe en moins de deux minutes, et tous deux se penchèrent anxieusement sur l'eau devenue bourbeuse, profonde en cet endroit et très rapide.

—Je ne vois rien, dit-il..... Pourtant, on a crié..... Peut-être n'est ce pas ici?

—Le voix venait bien de ce côté, affirma la jeune fille..... Et..... tenez..... là, voyez, Pierre, qu'est ce que c'est qui flotte sur l'eau?..... On dirait..... un chapeau!

Il se penche plus avant et à l'aide d'une gaule, retire effectivement un chapeau d'enfant que Suzanne reconnut aussitôt.

—Ah! mon Dieu! mon Dieu! marmura-t-elle, c'est le petit Toine Mérehand qui est tombé là!..... Je l'ai vu passer tout à l'heure, et c'est bien son chapeau..... Mais, que fait a vous, Pierre?..... où en que vous allez.....?

Il ne lui donne pas le temps d'achever ses phrases.

—Prenez mon sac, vite, Suzanne, dit il, et portez la lettre, s'il le faut..... je vais sauver l'enfant!

Avant même qu'elle pût le retenir, se cramponner à lui,—car il y avait un véritable danger pour Pierre à se hasarder dans un courant comme il était,—il se jetait à l'eau sans réflexion, avec cette seule idée présente à l'esprit: ramener le petit!

La rameuse!..... Ah! bien, oui!..... Il le trouva bien cependant, mais le moyen de remonter à la surface avec cette main crispée qui serrait la chemise et paralysait ses mouvements!

Encore s'il avait eu ses deux bras!.....

Il tente, fit des efforts surhumains, mais l'enfant, dans son agonie, de l'agonie peut-être, cernait, serrait..... Il ne pouvait même pas, le malheureux! lui faire lâcher prise, et il se sentait à bout de force, épuisé, entraîné par le courant.

—Au secours! au secours! cria Suzanne.

Mais la campagne était déserte, les maisons éloignées, et personne ne l'entendit.

—Au secours! répéta-t-elle.

Hé'as!.....

Elle reste là, les yeux fixés sur cette eau qui l'a ravie maintenant, et compte les secondes aux palpitations du cœur.

Mais les secondes, les minutes se sont écoulées, le temps passe, et Pierre ne remonte pas.

Alors, croyant peut être qu'il revient-drait plus loin, elle se met à courir le long de ruisseau désormais grand.

—Et..... et le a-t-l pensent-elle son dain.

Elle revient alors sur ses pas, le prit, le serra sur sa poitrine comme s'il restait encore après lui la chaleur du corps disparu.

Puis, elle reprit sa course affolée.

Comme elle ne rencontre personne qui pût lui venir en aide, et qu'il n'y avait plus à s'illusionner sur le sort de Pierre, elle alla seul, presque sans s'arrêter, jusqu'à la ville, et les employés de la Poste la virent entrer en milieu d'eux, éffarée, les yeux égarés.

—Voici, dit-elle en tendant le sac. Il y a la dedans une lettre dont Pierre m'a parlé; elle est chargée..... Comme..... comme il est mort..... noyé..... si je ne l'avais pas apportée, on aurait pu croire ..... peut être..... qu'il était parti avec ..... cette lettre..... Je..... je n'ai pas voulu qu'on croie ça!

On la fit asseoir, on la questionna, on essaya de la rassurer, et, l'alarme étant donnée, on alla immédiatement faire des recherches dans le ruisseau des Aygues: on découvrit le corps du malheureux Pierre son loin de Mouzy; seul de Toine aussi, car l'enfant serait encore la main du noyé.

.....Il y a des années que cela s'est pas é, mais Suzanne est resté fidèle à la mémoire de son fiancé, et, dans la maisonnette où chaque jour, en passant, il s'arrêtait elle vieillit, gardant pieusement au fond de son cœur le souvenir du pauvre facteur rural.

JEAN BARANCY.

Sirop Delabarre pour la dentition.—Le meilleur sant de la jeune mère fait tous les jours de nouvelles conversies. Son éloge est dans la bouche des gardiennes et des parents des enfants. Son effets sont miraculeux. 2 ou 3 gouttes à la fois frottées sur les gencives soulagent d'un enfant produiront les plus heureux résultats.

For Malaria, Liver Trouble, or Indigestion, use BROWN'S IRON BITTERS

PIERRE LE FACTEUR.

I

C'était un mâle gaillard..... Grand, fort, bien bâti, il portait haut la tête, une tête blonde comme celle d'un enfant avec des yeux bleus francs et clairs, une bouche toujours prête à rire et une moustache rousse crânement retroussée.

Tout le monde le saluait au passage d'un signe de tête ou d'un bonjour amical, et les paysans le flânaient souvent entrer dans leur ferme pour manger un morceau sur le pouce ou pour boire un verre de leur vin guilleret; il mangeait et buvait debout, les yeux fixés sur l'horloge qui marque rarement dans les salles basses, et quel que soit le temps qu'il faisait, il repartait toujours de bonne humeur avec sa chanson sur les lèvres.

Tout le monde le connaissait et tout le monde l'aimait, depuis Mouzy, la ville coquette où désirie, jusqu'aux Sèvres, le village enfoui au fond des montagnes comme un nid tombé, et quand on parlait de lui, on disait:

—C'est un brave!

Certes!

La médaille militaire, brillante comme au premier jour où il la reçut, étincelait sur sa poitrine et posait comme un rayon de gloire sur son humble blouse de facteur rural. Et il en était fier, elles! Au moins, on savait ainsi qu'il avait servi sa patrie et que c'était là-bas, dans quelque pays lointain, en combattant, qu'il avait laissé son bras droit.

Car il était infirme, le pauvre, et la manche de sa blouse, plée en deux, s'arrêtait juste à la hauteur de la médaille.

—Bonjour, mon brave! lui criaient les gens, quand ils le voyaient passer de leur maison ou de leurs champs; bonjour, mon brave!

Et ils avaient raison, car c'en était un.

II

Un rude métier que celui de facteur rural, et quand on y songe, on s'étonne que le sort des malheureux hommes, qui, malgré la grande chaleur des étés ou la gelée des hivers, s'en vont par monts et par vaux, traversent les bois et les ravins, gravissent les montagnes et font quelquefois trente kilomètres sous un soleil ardent ou sous la neige glacée, pour apporter dans quelque chaumière un bout de papier qui tient si peu de place dans leur havre-sac.

C'est un rude métier, et si peu rétribué encore: huit cents francs par an, de quoi ne point mourir de faim, pour marcher du matin au soir, se meurtrir aux pierres des chemins, se dédiéter aux ronces des bois, se brûler le sang au feu de juin et se glacer au givre de janvier!

Eh bien! malgré tout, Pierre Ladelle l'aimait, ce métier, et il n'aurait pas voulu le changer, lui aurait-on offert de doubles appointements pour un travail moins pénible. Il l'aimait et rien ne l'épouvantait: ni la longue tournée à fournir, ni la pluie qui le trempait jusqu'aux os, ni la neige qui l'enveloppait de son linceul, ni le vent qui le pénétrait de son souffle hurlement. Il ne craignait rien, il ne redoutait rien.....

C'est que, à moitié chemin de Salves et de Mouzy s'élevait une maisonnette blanche, une petite maison de l'aquelle une jeune fille se tenait debout, l'attendant au passage, et il entrait toujours se reposer quelques minutes dans la salle basse, l'été pleine d'une ombre fraîche, l'hiver remplie des clarités de l'âtre.

Il causait un instant avec la maman, embrassait la jeune fille sur le front et repartait.

C'était si fanaée.

Ils devaient se marier aux premiers beaux jours, à l'avril précoce qui en t des chansons dans les branches et pousse aux églantiers délicates leur robe couleur d'aurore.

Ils l'attendaient, ce doux mois d'avril, avec une vive impatience; ils l'appelaient de tous leurs vœux et formaient déjà maints projets d'avenir.

Seraient-ils assez heureux! Dans leur moi leste intérieur, ils n'auraient plus de joie que les riches! Ils posséderaient la paix du cœur, la tranquillité d'esprit et leur tendresse mutuelle.

Tout cela viendrait à cette époque de renouveau, dans ce premier mois printanier qui déclore les fleurs et dont le nom vibrait à leurs oreilles comme une musique délicieuse.

Avril! avril!

III

Avril revint et cria bruyamment:

—Me voici!

Assoupi, pour lui faire place, la neige qui courait encore la campagne disparut et il put, à son gré, jeter des fleurs dans la mousse, accrocher des aides dans les arbres, et montrer en riant sa tête nimbée de rayons à travers le jeune feuillage.

Il apporta avec lui la douce chaleur qui réconforte les hommes et fait croître les plantes, et il mit un rêve de plus dans le cœur de Pierre Ladelle et dans celui de sa promise.

Il fallait voir de quel pas léger le facteur rural parcourait maintenant les chemins débarrassés de givre et de glace, et de quel sourire radieux Suzanne l'accueillait!

Ils devaient s'épouser à la fin de mois, et déjà la jeune fille travaillait à un robe de mariée, une belle robe de cachemire bleu, au corsage de dentelle qui dépingierait un bouquet d'orange embaumé.

Pierre, lui, avait commandé un habillement neuf, qui lui servirait ensuite pour les grands dimanches.

Et la maman priait le ciel dans le fond de son cœur de bénir leurs projets et de bénir leur union prochaine.

IV

L'avril qu'ils attendaient avec tant d'impatience devait apporter un deuil.

Voici:

Un jour Pierre arriva plus tard que de coutume à la maisonnette de sa fiancée. Il le soleil avait fait crever les fleurs, il avait aussi fait fondre les neiges, et maintenant les ruisseaux semblaient méditerranéens en vraie torrente. L'un d'eux surtout, celui que d'ordinaire il traversait presque à sec, s'était subitement gonflé à ce point que le facteur rural avait dû faire un t se grand tour et changer une partie de son itinéraire.

Il trouva Suzanne inquiète de ce retard involontaire et ne put la faire sourire comme de coutume.

Pourquoi?

Sans doute parce que, ayant passé plus de temps en route, il pouvait à peine aujourd'hui s'arrêter auprès d'elle.

Un baiser seulement à sa fiancée, et déjà il repartait. Ne fallait-il pas qu'il apportât à l'heure exacte du courrier! Il ne portait qu'une lettre cependant, une seule, mais elle pressait; elle était chargée.

—Eh! garçon! j'ai avait cru un paysan comme il pousait devant sa ferme, prendre-moi ça, veux-tu?..... tu m'obligerai d'autant.

—Je veux bien, père Marionne.

—Et prends garde qu'on ne te vole en route, car il y a gros d'argent là-dedans, mais-tu, continua-t-il en lui remettant l'enveloppe sur laquelle l'adresse s'étalait en mauvaise orthographe.

—Oh! n'aye crainte! répondit le facteur. D'abord, il n'y a point, que je sache, de brigands dans le pays. Ensuite, j'ai mon jeujeu..... Tuez.....

Il montre un revolver qui ne le quittait pas dans ses longues courses.

A la bonne heure! reprit le paysan, me voici bien rassuré. Or sont, à ton retour, tu viendras boire un coup. Je t'attendrai..... Ah! fi tl, j'oubliais: elle arrivera bien demain de bonne heure, point vrai, cette lettre?

—Oui, certainement.

—C'est pour mon fils, tu vois.....

—N'aye crainte! répéta le facteur.

Et il partit avec cette seule lettre dans son sac de cuir, marchant plus vite, car il avait déjà du retard, et la lettre devait être expédiée par le prochain courrier afin d'arriver le lendemain au fils du père Marionne.

V

Suzanne le regarde s'éloigner. Elle l'aimait tant que, malgré son infirmité, aucun homme n'eût été aussi beau à ses yeux. Et elle pensait: "Bientôt je serai sa femme!" avec une indicible joie.

Voici que tout à coup un cri retentit qui, traversant l'air, arriva jusqu'à elle.

Pierre l'entendit aussi, car il se retourna brusquement, croyant peut être qu'il venait de la maisonnette; mais, voyant Suzanne sur la porte, il continua son route en fredonnant.

A peine avait-il fait quelques pas qu'un autre cri,—un appel désespéré, parvint à ses oreilles.

De nouveau il s'a rête, se demandant d'où il venait.

A la pâleur que elle courait déjà vers le ruisseau des Aygues, dont on apercevait la passerelle dans le pré voisin.

—Pierre! Pierre! c'est ici!

Il l'eut rejointe en moins de deux minutes, et tous deux se penchèrent anxieusement sur l'eau devenue bourbeuse, profonde en cet endroit et très rapide.

—Je ne vois rien, dit-il..... Pourtant, on a crié..... Peut-être n'est ce pas ici?

—Le voix venait bien de ce côté, affirma la jeune fille..... Et..... tenez..... là, voyez, Pierre, qu'est ce que c'est qui flotte sur l'eau?..... On dirait..... un chapeau!

Il se penche plus avant et à l'aide d'une gaule, retire effectivement un chapeau d'enfant que Suzanne reconnut aussitôt.

—Ah! mon Dieu! mon Dieu! marmura-t-elle, c'est le petit Toine Mérehand qui est tombé là!..... Je l'ai vu passer tout à l'heure, et c'est bien son chapeau..... Mais, que fait a vous, Pierre?..... où en que vous allez.....?

Il ne lui donne pas le temps d'achever ses phrases.

—Prenez mon sac, vite, Suzanne, dit il, et portez la lettre, s'il le faut..... je vais sauver l'enfant!

Avant même qu'elle pût le retenir, se cramponner à lui,—car il y avait un véritable danger pour Pierre à se hasarder dans un courant comme il était,—il se jetait à l'eau sans réflexion, avec cette seule idée présente à l'esprit: ramener le petit!

La rameuse!..... Ah! bien, oui!..... Il le trouva bien cependant, mais le moyen de remonter à la surface avec cette main crispée qui serrait la chemise et paralysait ses mouvements!

Encore s'il avait eu ses deux bras!.....

Il tente, fit des efforts surhumains, mais l'enfant, dans son agonie, de l'agonie peut-être, cernait, serrait..... Il ne pouvait même pas, le malheureux! lui faire lâcher prise, et il se sentait à bout de force, épuisé, entraîné par le courant.

—Au secours! au secours! cria Suzanne.

Mais la campagne était déserte, les maisons éloignées, et personne ne l'entendit.

—Au secours! répéta-t-elle.

Hé'as!.....

Elle reste là, les yeux fixés sur cette eau qui l'a ravie maintenant, et compte les secondes aux palpitations du cœur.

Mais les secondes, les minutes se sont écoulées, le temps passe, et Pierre ne remonte pas.

Alors, croyant peut être qu'il reviendrait plus loin, elle se mit à courir le long de ruisseau désormais grand.

—Et..... et le a-t-l pensent-elle son dain.

Elle revient alors sur ses pas, le prit, le serra sur sa poitrine comme s'il restait encore après lui la chaleur du corps disparu.

Puis, elle reprit sa course affolée.

Comme elle ne rencontre personne qui pût lui venir en aide, et qu'il n'y avait plus à s'illusionner sur le sort de Pierre, elle alla seul, presque sans s'arrêter, jusqu'à la ville, et les employés de la Poste la virent entrer au milieu d'eux, éffarée, les yeux égarés.

—Voici, dit-elle en tendant le sac. Il y a la dedans une lettre dont Pierre m'a parlé; elle est chargée..... Comme..... comme il est mort..... noyé..... si je ne l'avais pas apportée, on aurait pu croire ..... peut être..... qu'il était parti avec ..... cette lettre..... Je..... je n'ai pas voulu qu'on croie ça!

On la fit asseoir, on la questionna, on essaya de la rassurer, et, l'alarme étant donnée, on alla immédiatement faire des recherches dans le ruisseau des Aygues: on découvrit le corps du malheureux Pierre son loin de Mouzy; seul de Toine aussi, car l'enfant serait encore la main du noyé.

.....Il y a des années que cela s'est pas é, mais Suzanne est resté f